

La sociologie, la littérature, le Québec et son identité

Sociology, literature, Quebec and its identity

Pierre Hamel

Volume 48, Number 2, Fall 2016

Sociologie narrative : le pouvoir du récit
Narrative sociology: the power of storytelling

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037727ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1037727ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamel, P. (2016). La sociologie, la littérature, le Québec et son identité. *Sociologie et sociétés*, 48(2), 325–330. <https://doi.org/10.7202/1037727ar>



La sociologie, la littérature, le Québec et son identité

PIERRE HAMEL

Université de Montréal
Courriel : pierre.hamel@umontreal.ca

JEAN-CHARLES FALARDEAU EST CONSIDÉRÉ par plusieurs comme « le premier véritable sociologue universitaire québécois de langue française » (Langlois et Leroux, 2013 : 1). Ayant acquis une formation alimentée par diverses traditions sociologiques — aussi bien française qu’allemande et américaine —, il a fourni une compréhension incisive de la société québécoise, se démarquant des « idéologies nationalistes enracinées dans une vision mythique du passé. » (Nicole Gagnon citée par Langlois et Leroux, 2013 : 2). Dans l’article précédant, déjà paru dans la revue *Recherches sociographiques* en 1964, Falardeau fait appel à la « littérature canadienne-française contemporaine », se référant d’une manière explicite à des romans écrits, pour la très grande majorité, dans les années 1940 et 1950, auxquels s’ajoutent un roman paru à la fin des années 1930 et sept autres publiés au début des années 1960.

Conscient de la frontière prévalant dans l’univers de la littérature entre la réalité et la fiction, Falardeau n’est pas moins convaincu des mérites de la connaissance romanesque. Même si « elle n’a de sens qu’à partir d’une société donnée » (Falardeau, 1964 : 123), le monde de la fiction permet de saisir les contours de celle-ci de manière plus nette souvent que les modes de connaissance ou les savoirs élaborés par les sciences sociales. De façon quasi prémonitoire, la littérature a aidé Falardeau à mettre au jour un trait distinctif de la société québécoise, à savoir son repli sur elle-même, d’une façon paradoxale devrait-on ajouter, en dépit de son ouverture au monde :

Elle (la société canadienne-française) se tient repliée dans ses frontières. J'en prends comme preuve le fait que notre littérature ne fait mention d'aucun des univers sociaux d'une autre langue et d'une autre culture qui non seulement nous entourent mais sont mêlés à nous. Il n'y a d'exception à ce phénomène que *Les sentiers de la nuit* de Jean Simard et quelques romans d'Yves Thériault comme *Aaron* et *Amour au goût de mer*. (Falardeau, 1964: 143)

Cette fermeture de la société québécoise sur elle-même révélée par la littérature comme trait particulier de la modernité telle que vécue par les habitants et projetée par les romanciers constitue un trait singulier de l'expérience littéraire québécoise. Celui-ci a d'ailleurs été confirmé récemment par l'analyse mise en avant par Isabelle Daunais (2015) qui a examiné les œuvres littéraires publiées au Québec au cours du 20^e siècle. Sa thèse peut se résumer comme suit : le roman québécois est aux prises avec les limites de la société dont il provient et qu'il ne parvient pas à dépasser. Sans valeur pour le « grand contexte », c'est-à-dire le contexte international, là où les œuvres majeures laissent leur marque, les romans québécois évoluent plutôt dans une marginalité de bon aloi. Il y a donc une incapacité des écrivains du Québec à dépasser leur frontière nationale. Ils se résolvent à témoigner de l'aptitude à vivre ou à exister dans un monde « abrité », protégé en quelque sorte des conflits majeurs que les autres doivent affronter.

Afin d'exemplifier sa thèse, Daunais emprunte à Milan Kundera la distinction que ce dernier esquisse dans *l'Art du roman* (1986) entre *l'aventure* et *l'idylle*. L'aventure renvoie à une expérience capable d'emporter les personnages « dans une situation existentielle qui les dépasse et les transforme, et, par cette expérience, de révéler un aspect jusque-là inédit ou inexploré du monde » (Daunais, 2015: 15). Par opposition, l'idylle correspond à « l'état d'un monde pacifié, d'un monde sans combat, d'un monde qui se refuse à l'adversité » (2015: 18).

Les personnages des romans québécois vivent avant tout dans le temps et l'espace de l'idylle. Même s'ils rêvent à l'occasion d'aventure, ils ont du mal à y consentir. Ces protagonistes semblent condamnés à vivre dans un monde sans aventure. Ils y évoluent d'emblée :

Alors que partout ailleurs la grande aventure humaine consiste à vivre dans un monde conflictuel, ironique ou paradoxal, et à rêver, sous la forme d'une quête ou d'un idéal, l'ordre et l'apaisement, les personnages du roman québécois vivent dans un monde apaisé et rêvent, en les imaginant, en les imitant, en les appelant, le conflit et le combat. (Daunais, 2015: 19)

Le rapprochement fait par Daunais entre la réalité vécue par la société québécoise et ce que les romanciers nous en révèlent est audacieux. Il met en lumière un impensé de la société québécoise, la difficulté lorsque ce n'est pas l'incapacité à cerner les causes de sa marginalité. Toutefois, la connaissance romanesque demeure inflexible par une césure que la création littéraire à elle seule ne peut surmonter : « C'est par ce renversement faisant de l'idylle un monde plein (ou permanent) et non pas un état transitoire que le roman québécois ne communique pas avec le reste de l'expérience humaine » (Daunais, 2015: 19). En d'autres termes, ce qu'on éprouve au Québec concorde à un

parcours inusité ailleurs. Dès lors, ce qu'on en raconte ne représente que peu d'intérêt à l'extérieur de ses frontières.

En même temps, il se dégage de cette analyse un message très fort, à savoir que les histoires racontées par les romanciers québécois témoignent d'une singularité qu'ils sont les seuls à exprimer. Ce qu'ils exposent est le « récit d'un paradis jamais perdu ». Leurs personnages ne vivent pas dans des univers dont le souvenir est susceptible de leur faire éprouver des regrets, car ce dont ils témoignent n'a pas été égaré : « rien de ce qui les définit et à quoi ils sont attachés n'a été perdu » (Daunais, 2015 : 214).

On peut certes trouver pessimiste et à courte vue une telle analyse, faisant peu de cas de la portée de certaines œuvres fortes et des plus originales ayant ponctué l'histoire de la littérature québécoise. Mais une autre interprétation reposant sur une hypothèse différente et plus judicieuse, moins pessimiste, formulée par Daunais elle-même doit être retenue. Si en explorant le monde à partir de la géographie, de l'histoire et de la réalité sociale québécoise, les romanciers ne sont pas parvenus à inscrire des fictions innovatrices dans le grand contexte, ils n'ont pas moins réussi de façon très singulière à exprimer ce qui constitue en propre le caractère de leur société. Se démarquant des interprétations proposées par les historiens et les autres spécialistes des sciences sociales, lesquels n'ont cessé au cours des dernières décennies de faire valoir un retard à combler pour l'ensemble de la société québécoise, les romanciers proposent une autre lecture et font une autre interprétation. Selon eux, la collectivité québécoise n'est pas menacée, au contraire. Elle poursuit un destin à l'abri des dérélictions vécues par le reste du monde¹.

L'article de Falardeau a été publié un an avant la parution du roman *Prochain Épisode* d'Hubert Aquin (1965), une fiction charnière dans l'histoire de la littérature québécoise. En dépit de l'originalité formelle de ce roman, de la qualité de l'écriture et de l'importance — voire de l'hétérogénéité — des ressources culturelles que l'écrivain est parvenu à mobiliser pour mener à terme son projet romanesque, à l'instar des autres qui suivront, il ne parvient en définitive qu'à « normaliser » l'idylle². Davantage peut-être que ses contemporains, ou du moins d'une manière plus lapidaire, Aquin saisit et dénonce les limites à l'intérieur desquelles évolue l'art au Québec et, en parti-

1. Il convient ici de citer Daunais à nouveau : « Alors que l'historiographie québécoise poursuit depuis toujours le récit d'une réparation à réaliser (par le rattrapage culturel et économique, par la prise du pouvoir politique, par l'idée que le Québec ne suit pas le modèle attendu des États maîtres de leur destin), le roman indique une autre trame : il n'y a rien à réparer, rien de perdu à retrouver ou à remplacer, rien à rétablir dans cette forme de « souveraineté » intemporelle, pour reprendre le terme de Pierre Vadboncoeur, qu'est la condition québécoise » (Daunais, 2015 : 215).

2. « Or, Aquin, dans son œuvre (et dans sa vie), fait face au même problème que son narrateur. Il a beau rêver à un monde d'action et d'aventure, où il y aurait des maquis et des combats à mener, en tant que romancier il sait à quoi s'en tenir : le monde où il évolue est exactement l'inverse et rien, ni péripéties baroques, ni « roman dans le roman », ni dédoublements narratifs (le narrateur se reflétant dans le héros, le héros se reflétant dans H. de Heutz, Aquin lui-même se reflétant dans son narrateur), ni jeux de miroirs se répétant l'un dans l'autre à l'infini ne peut transformer — ne peut sauver — ce monde en son contraire. La partie est perdue d'avance, et l'aventure ne peut exister que sous la forme d'un grand jeu, ou, comme chez Jacques Benoît, d'une grande machinerie » (Daunais, 2015 : 179).

culier, l'art romanescque. Dans un entretien avec Jean Bouthillette (1971), la formule à laquelle il a recours — « écrivain faute d'être banquier » — résume avec ironie le destin auquel les artistes québécois et, par-devers eux l'ensemble de la population québécoise, sont soumis, conformément à une position subalterne souvent associée à une forme d'aliénation culturelle (Rioux, 1964) :

Vous savez, ici on est écrivain faute d'être banquier. C'est contre cela que je me rebiffais³. C'était une forme de refus politique, qui provient d'un refus de la société qui vous confine dans des fonctions d'officiant — écrire des poèmes, des romans, ou même des chansons — et qui ne veut pas qu'on l'occupe à d'autres titres. On nous octroie d'autant plus de talent qu'on nous refuse d'importance. De l'Anglais, par exemple, on dit qu'il est bon banquier et qu'en plus il a des écrivains. À nous, on ne concède que le talent d'écrire, comme si cela nous était dévolu par la nature — et il y a des écrivains qui tombent dans le piège —, quand en réalité, je le répète, c'est faute d'être banquier qu'on est écrivain. (Aquin, 1971 : 14)

À l'instar des écrivains de sa génération ou de son époque, voire ceux de la génération précédente, Aquin est indéniablement marqué par le caractère problématique de l'identité québécoise. Au cours du 20^e siècle et même par la suite, celle-ci hante aussi bien les personnages des œuvres de fiction que leurs créateurs. Le monde dans lequel ils évoluent est traversé par de nombreuses tensions (entre les classes sociales, entre les milieux de vie, entre les générations ainsi qu'entre les membres de la famille) rarement ignorées. Celles-ci ne se déploient pas moins à l'intérieur de limites territoriales clairement établies, capables de les contenir et de les reproduire moyennant certaines inflexions, si on pense notamment à la réduction des inégalités sociales/ ethniques entre anglophones et francophones à partir des années 1960. C'est d'ailleurs en partie grâce à ces inflexions qu'on peut expliquer l'apprivoisement des difficultés évoquées ou leur absence de débordement.

On doit ajouter que, vue sous cet angle, la marginalité de la littérature québécoise à l'échelle internationale telle qu'elle est analysée par Daunais permet d'éclairer la « question du Québec ». En la rapprochant d'une lecture postcoloniale des événements, il ressort que le Québec et son développement participent de ce qu'on pourrait qualifier d'exception historique. De là découle une « médiocrité morale et politique » (Rivard, 2016a : A9) — la « face sombre du destin québécois » (Rivard, 2016b : A9) —, une sorte d'incapacité à s'engager collectivement dans un projet subversif, qui mériterait d'être auscultée si on souhaite dépasser les contraintes propres à une « existence sans aventure », à commencer par une meilleure connaissance de cette société. C'est ce à quoi Falardeau s'est attaqué dans son article de 1964, examinant ce dont traitent les œuvres de fiction.

Historiquement, la sociologie s'est construite en se démarquant non seulement des sciences dures et de la philosophie mais aussi de la littérature. Si « les lignes de partage »

3. Aquin fait référence ici indirectement au fait qu'il a hésité avant de s'engager plus avant dans le métier d'écrivain. Près de six années se sont écoulées entre la parution de son premier roman *Les rédempteurs* et *Prochain Épisode*.

entre la sociologie et les autres modes de découverte et de connaissance varient en fonction des contextes nationaux (Barrère et Martuccelli, 2009 : 339), il n'en demeure pas moins que leur « étanchéité » n'est pas absolue. En outre, si les textes littéraires parlent du social et de la société, c'est d'une manière indirecte qui n'est pas moins indispensable.

Bien qu'il existe, du point de vue de la sociologie, diverses stratégies ou approches méthodologiques pour tirer parti des connaissances produites par les œuvres littéraires — de la théorie du reflet à la sociologie de la littérature, en passant par la technique du redoublement⁴ —, le pari de mieux rendre compte ou valoriser le savoir qu'elles produisent demeure à l'ordre du jour. C'est ce qu'Anne Barrère et Danilo Martuccelli ont choisi d'aborder en mettant en avant ce qu'ils nomment un « projet d'herméneutique de l'invention » (2009). Il ne s'agit pas ici de rendre compte de l'originalité de cette perspective et/ou de la démarche des chercheurs, mais plus simplement de souligner qu'il est possible d'en tirer parti pour éclairer les relations entre littérature et sociologie, notamment celles effectuées par Falardeau au sujet de la littérature québécoise. Reconnaisant d'entrée de jeu le caractère valide mais distinctif des modes de connaissance spécifiques qu'on doit attribuer de part et d'autre à la littérature et à la sociologie, cette perspective herméneutique soutient que la connaissance romanesque comporte une grande validité. Elle invite cependant à considérer les œuvres de fiction sous un nouvel angle. Dans cet esprit, la littérature peut contribuer à produire de « nouvelles catégories d'analyse sociologique », par exemple en stimulant « l'imagination théorique ». Une telle démarche va de pair avec une relation nouvelle entre littérature et sociologie, se démarquant aussi bien de la « rupture excessive » que de la « fusion achevée » entre les deux⁵ (Barrère et Martuccelli, 2009 : 355).

La question existentielle soulevée par Falardeau à la fin de son article se rapproche certainement d'une « herméneutique de l'invention ». À cet égard et à la lumière de ce que nous dit Daunais de la littérature québécoise, son analyse demeure des plus pertinentes et d'une grande actualité.

4. (...) la *théorie du reflet* au sens précis du terme doit être distinguée de ce qu'on pourrait appeler la technique du redoublement. Dans la théorie du reflet, il s'agit de comprendre comment l'œuvre romanesque reflète de façon transposée et fictionnelle, dans son évolution elle-même, un certain nombre de grands processus sociaux, ou encore, comment elle se laisse appréhender par la prise en considération de la position sociale de son auteur dans la société ou dans un champ. La *technique du redoublement*, elle, consiste tout simplement à retrouver à l'intérieur de l'œuvre ce que la sociologie connaît déjà par ailleurs. L'œuvre de fiction devient l'illustration d'une théorie (et une source supplémentaire de légitimation intellectuelle). La « bonne » théorie se trouve ainsi déposée dans les « bons » romans » (Barrère et Martuccelli, 2009 : 343).

5. « (...) l'herméneutique de l'invention à proprement parler n'existe que lorsqu'on assume que la connaissance pertinente pour les sciences humaines et sociales, et qui est présente dans les romans, se doit d'être retravaillée comme une stimulation pour l'imagination théorique. Elle exige ainsi de reconnaître un va-et-vient permanent entre interprétation et invention, et surtout d'accepter que la « vérité » atteinte soit jugée en fonction de l'ouverture analytique induite par les catégories obtenues et fabriquées » (Barrère et Martuccelli, 2009 : 355-356).

BIBLIOGRAPHIE

- AQUIN, H. (1965), *Prochain Épisode*, Montréal, Le Cercle du livre de France.
- AQUIN, H. (1971), « Écrivain faute d'être banquier » (entretien avec Jean Bouthillette), dans Aquin, H. *Point de Fuite*, Montréal, Le Cercle du livre de France, p. 13-20.
- BARRÈRE, A. et D. MARTUCCELLI (2009), *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- DAUNAIS, I. (2015), *Le Roman sans aventure*, Montréal, Boréal.
- FALARDEAU, J.-C. (1964), « Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain », *Recherches sociographiques*, vol. 5, n° 1-2, p. 123-144.
- KUNDERA, M. (1986), *L'art du roman*, Paris, Gallimard.
- LANGLOIS, S. et R. LEROUX (2013), « Avant-propos. Jean-Charles Falardeau, interprète de la société québécoise », dans Falardeau, J.-F., *Sociologie du Québec en mutation. Aux origines de la Révolution tranquille* (Introduction et choix de textes par Simon Langlois et Robert Leroux), Québec, Presses de l'Université Laval, p. 1-12.
- RIUX, M. (1964), « Commentaire: Aliénation culturelle et roman canadien », *Recherches sociographiques*, vol. 5, n 1-2, p. 145-150.
- RIVARD, Y. (2016a), « À qui la faute? », dans *Le Devoir*, 23 juin 2016, p. A9.
- RIVARD, Y. (2016b), « À fonds perdu. Parfois, je ne perçois plus que la face d'ombre du destin québécois », dans *Le Devoir*, 10 juin 2016, p. A9.